

AVANT-CRITIQUES!

20 août > ROMAN France

En famille

Marie NDiaye n'appartient à aucune école, elle trace une route pour le moins singulière dans la littérature française contemporaine. Une lecture qui, immanquablement, nous laisse ébloui et sonné, un peu comme après avoir vu un film de David Lynch, durablement marqué tant par une langue ample que par un univers déstabilisant.

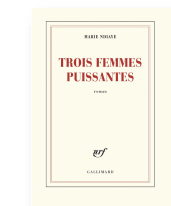
La Française désormais installée à Berlin avait déjà frappé fort avec *Rosie Carpe* (Minuit, 2001, prix Femina, repris à la rentrée dans la collection « Double » de Minuit) ou *Mon cœur à l'étroit* (2007, repris en « Folio ») qui marquait son entrée sous la couverture blanche de Gallimard. La revoici avec un roman en tout point saisissant, *Trois femmes puissantes*, découpé en trois chapitres suivis d'un court « contrepoint ».

On lira ici trois portraits de femmes, dont l'un en creux. Voici d'abord Norah, trente-huit ans, qui rend visite à un père en mauvais état, à la demande de celui-ci – un père qui s'est jadis occupé d'un village de vacances à Dara Salam, au Sénégal. Il s'agit là d'une femme « au cœur ardent et vulnérable » qui a toujours

Trois femmes puissantes vous secoue et vous dérange pendant sa lecture puis vous abandonne pantelant, la tête pleine d'images obsédantes.

vécu en France où elle est devenue avocate. Norah a une sœur aînée, une fille de sept ans, un compagnon. Resté auprès de leur père qui a multiplié les épouses et les enfants, son jeune

frère Sony se trouve désormais en prison... Le deuxième chapitre met en scène Rudy Descas, ex-professeur de lettres dans un lycée de Dakar, de retour dans sa province natale, la Gironde. Rudy n'enseigne plus, il travaille pour Manille, un marchand de cuisines rustiques, et paraît aussi paniqué qu'en mauvaise posture. Cet homme blond, dont le père a habité Dara Salam, est rentré en France la tête basse, accompagné de Fanta, sa « femme venue de loin », et de leur fils de sept ans, Djibril. Fanta est originaire de Colobane, au Sé-



Marie NDiaye

Trois femmes puissantes

GALLIMARD

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 320 P.
ISBN : 978-2-07-017865-1
SORTIE : 20 AOÛT

négal, où elle enseignait la littérature et préparait au bac des enfants de diplomates et des enfants d'entrepreneurs fortunés. Elle a « lutté si bravement depuis l'enfance pour devenir un être instruit et cultivé, pour sortir de l'interminable réalité, si froide, si monotone, de l'indigence »...

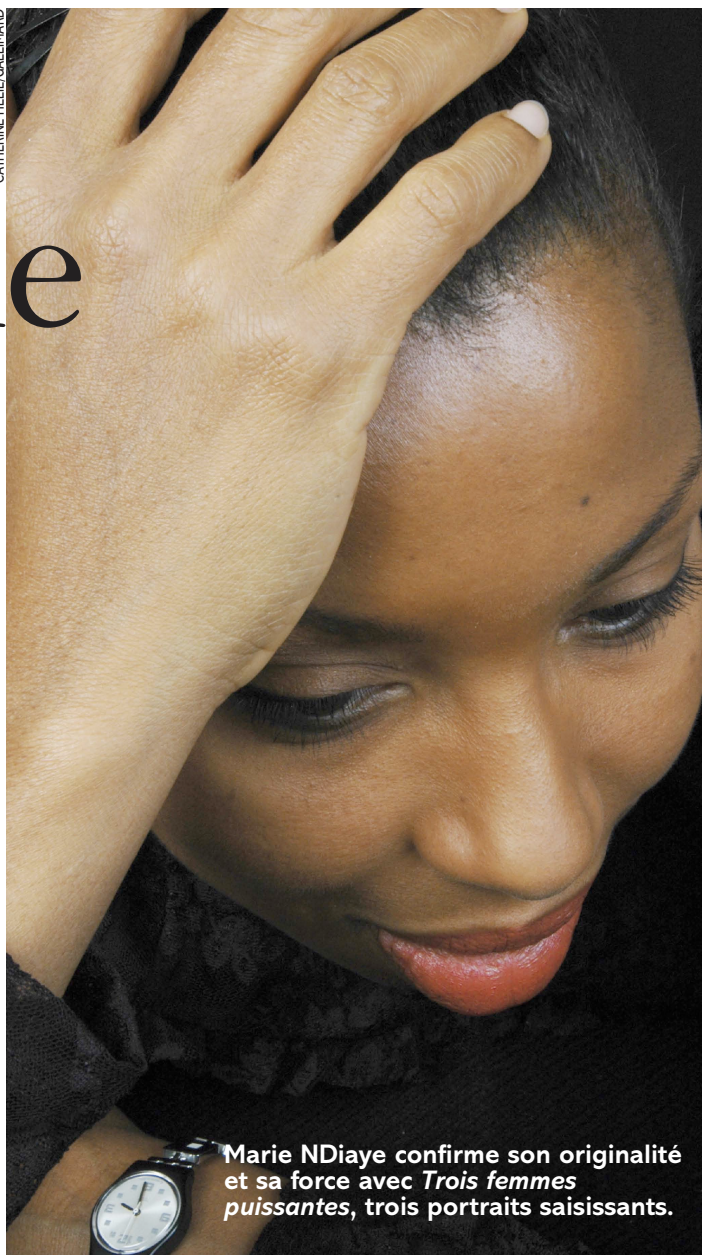
L'héroïne du troisième et dernier chapitre, sans doute le plus terrible, se nomme Khady Dembra. Khady, qui souffre de n'avoir pas eu d'enfant, a quant à elle été contrainte de s'installer dans la famille de son mari après la mort de celui-ci, un homme bon avec lequel elle tenait une buvette dans la médina. Les parents et les belles-sœurs du défunt la rejettent, et l'obligent à suivre l'exemple de Fanta,

cette cousine qui a épousé un Blanc et vit maintenant en France...

Une nouvelle fois – et de quelle manière ! –, Marie NDiaye prouve qu'elle n'a pas son pareil pour rendre le malaise, physique et mental, de ses personnages jetés dans la tourmente. Terrible réflexion sur le besoin et le danger d'affronter le passé, de regarder les choses en face, sur l'identité et le poids de la famille, *Trois femmes puissantes* vous secoue et vous dérange pendant sa lecture puis vous abandonne pantelant, la tête pleine d'images obsédantes. Qu'on se le dise, Marie NDiaye est plus que jamais le plus grand, le plus impressionnant écrivain d'aujourd'hui.

ALEXANDRE FILLON

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



Marie NDiaye confirme son originalité et sa force avec *Trois femmes puissantes*, trois portraits saisissants.

19/28 août > ROMAN France

Les désarrois d'un homme moyen

Matthias Honecker a les moyens d'être dans la moyenne. Il ne s'en contente pas. Il veut mieux faire. Sa charmante compagne et Jean-Yves Cendrey lui rendent la vie impossible.

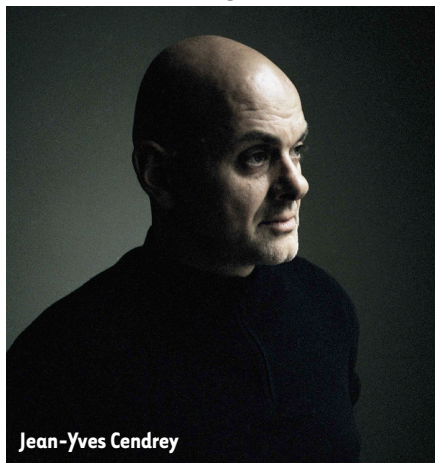
« Qu'est-ce qui a bien pu te plaire en moi ? » demande, perplexe, Matthias Honecker à la ravissante Turid Köppen. « Ce que j'allais faire de toi », lui répond cette journaliste pleine de talent, cultivée, très au fait des avant-gardes. Lui, Matthias n'est qu'un homme sans qualités, conscient de l'être : fils d'intellectuels, il les a déçus dès sa naissance, portant la honte à son comble en devenant cadre dans une entreprise de téléphonie mobile où il gagne très bien sa vie. Ce qui aggrave son cas.

Si les parents d'Honecker ne s'étaient guère donné de mal pour le petit Matthias dont la présence les empêchait de mener à leur guise leur vie culturelle, la jolie Turid ne l'entend pas de la sorte. Elle choisit les lectures d'Honecker, elle le traîne aux premières, aux vernissages, aux débats et aux brillants dîners d'artistes, comédiens ou autres têtes pensantes. Honecker fait de son mieux, y compris de lire intégralement (bien qu'en sautant des lignes) la trilogie des *Somnambules* d'Hermann Broch.

Les déconvenues de Matthias ne s'arrêtent pas là. Bien qu'excellent en matière de téléphonie mobile, il n'a pas le don pour les objets que proposent la technologie et la société de consommation postindustrielle. Cela va de l'automobile au grille-pain. Honecker tombe toujours sur le mauvais numéro. Ce qui permet à Jean-Yves Cendrey de mettre en scène de burlesques épisodes où l'on voit notre anti-héros aux prises avec les services après-vente de tous les grands magasins ou concessionnaires berlinois. Faut-il préciser qu'Honecker est également une calamité des salles de gym et le locataire malchanceux d'un appartement design, suréquipé d'électroménager dernier cri ?

Un beau jour, Honecker tombe en panne (évidemment) dans une forêt angoissante sur la route de Berlin. C'est même le début du roman dont les vingt et un chapitres nous font revivre, par des retours en arrière, sa vie de « bon consommateur, honnête et malchanceux ». Tandis qu'il se débat dans cette forêt originelle, Honecker est hanté par le personnage de Simplicius Simplicissimus, jeune paysan naïf, éternel innocent aux prises avec le chaos et l'absurdité de la guerre de Trente Ans. Cela pourrait mal tourner, car le naïf n'est jamais totalement naïf, et tout bon gars cache un possible salaud.

Jean-Yves Cendrey tire un excellent parti de l'oppressante sensation qu'éprouve Honecker d'être écrit par quelqu'un d'autre – par son intelligente compagne, bien sûr, mais aussi par le narrateur. Si bien que la drôlerie du récit ne dis-



Jean-Yves Cendrey

simule pas l'aspect sombre de l'aventure : une machine infernale se sert d'Honecker.

Le titre nous le confirme : le personnage n'est, pour finir, qu'un nom de chapitre : le vingt et unième et dernier. Le lecteur observe toutefois qu'il n'existe pas de chapitre 20. « Il y a un trou dans la vie d'Honecker, que la fin du récit s'attache à combler, comme une dent creuse », dit Jean-Yves Cendrey. En plus de ce festival d'humour noir, efficacement réglé, l'auteur d'*Honecker 21* offre une belle évocation du Berlin d'aujourd'hui.

A signaler aussi, la sortie d'un petit livre aux éditions L'Arbre vengeur, *Le Japon comme ma poche* : un guide pour revenir de tout sans bouger de chez soi ou l'histoire d'un homme, revenu de tout, qui quitte Berlin, où il menait une vie sédentaire et sans surprises, pour le Japon à la demande de Noriko sa demi-sœur. Elle souhaite qu'ils accompagnent ensemble les derniers instants de leur mère.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Jean-Yves Cendrey

Honecker 21

ACTES SUD

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-7427-8537-7

SORTIE : 19 AOÛT



Jean-Yves Cendrey

Le Japon comme ma poche



Jean-Yves Cendrey

Le Japon comme ma poche
L'ARBRE VENGEUR

TIRAGE : 2 200 EX.

PRIX : 11 EUROS ; 120 P.

ISBN : 978-2-916141-47-3

SORTIE : 28 AOÛT

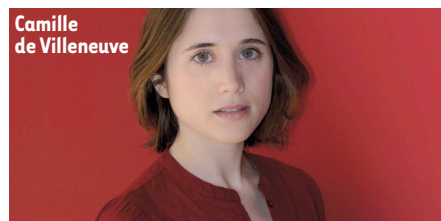
20 août > PREMIER ROMAN France

Des aristocrates

Michel de Saint-Pierre, jadis, avait peint dans *Les aristocrates* une famille cabrée pour défendre l'honneur face aux Trente Glorieuses. Agée de vingt-huit ans, Camille de Villeneuve aborde différemment pour son premier roman ce monde qu'elle nomme celui des « insomniaques » : « Incapables de sommeil et de repos, nous attendons de revivre notre passé, nous ne savons pas oublier. » On ne trouvera pas chez elle la polémique, l'assez vain panache et les impatiences politiques des *Aristocrates*.

Les insomniaques raconte sur le mode du souvenir la tribulation des Argentières qui se démêlent de l'Histoire au long de l'après-guerre jusqu'à l'aube de notre XXI^e siècle. Comme souvent, leur destin est marqué par des maisons que menacent le temps, le manque d'argent et le changement de mœurs. Un château en Anjou et un hôtel particulier à Paris sont les derniers repères sûrs de la lignée. La survie des lieux de mémoire, leur inéluctable disparition pèsent sur l'évolution des uns et des autres, mais confèrent aux paysages, aux objets, aux souvenirs la fascination du Temps perdu.

Le demi-siècle n'est pas de tout repos : Indochine, Algérie, Vatican II, Mai 1968, défection de la morale traditionnelle, mutations économiques...



Camille de Villeneuve

L'unité familiale, qui souvent n'était déjà qu'une façade minée d'histoires secrètes, semble définitivement condamnée. Les Argentières – toute la brochette des oncles, tantes, cousins, cousines – ne manquent pourtant pas de ressources, ni d'originalité, même si l'argent et le pouvoir ne sont plus au rendez-vous depuis longtemps.

Camille de Villeneuve raconte la saga des Argentières avec poésie, ironie, quelques coups de griffes et une profonde affection. Le récit, bien mené, est de facture traditionnelle mais sans conventions.

J.-M. M.

Camille de Villeneuve

Les insomniaques

PHILIPPE REY

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 608 P.

ISBN : 978-2-84876-144-2

SORTIE : 20 AOÛT



20 août > ROMAN France

Calamity Vera



Véronique Ovaldé

De mère en arrière-petite-fille, le destin d'une lignée de filles-mères campées par une Véronique Ovaldé tout imaginaire lâché.

Dans une île latino générique (les Caraïbes ?), Vatapuna – comme d'habitude chez Véronique Ovaldé, les lieux sont toujours des zones géographiques précises et fictives à la fois –, Rose, prostituée reconvenue en pêcheuse de poissons volants, vit dans une cabane face à l'océan et élève sa petite-fille Vera Candida, la fille de sa fille Violette. Elle tente d'apprendre à la fillette « à lutter contre les tyrans » : « N'oublie jamais ta colère », lui conseille-t-elle. Jusqu'à ce que Vera Candida, enceinte à son tour, à 15 ans, quitte sa grand-mère et l'île pour Lahomeria, sur le continent. Après avoir accouché de Monica-Rose, l'adolescente trouve refuge au « Palais des morues » qui accueille des jeunes mères sans ressources et elle se met à travailler la nuit dans une « usine de paniers repas »... Vous n'êtes qu'au milieu du roman et les personnages ont déjà vécu mille vies !

Après s'être mise dans la peau d'un veuf dans *Et mon cœur transparent*, son cinquième roman, lauréat du prix France Culture-Télérama 2008, Véronique Ovaldé anime les destins d'une lignée de femmes. Des lutteuses, des guerrières – le roman a d'ailleurs failli s'appeler *Vies amazones*. Farouches, fières à bras, résistantes. Des costaudes. Des filles perdues qui se retrouvent. Vera Candida fait penser à une Calamity Jane qui n'aurait pas abandonné sa fille. Elle porte ses mules à talons « comme s'il s'était agi d'armes de poing ». Durement libre et sentimentale. Il y a une féminité à la fois fatale, enfantine et virile chez les *Ovaldé's girls*. Quant aux hommes, la plupart sont des brutaux, frustes, des « affreux » abusant de leur pouvoir, à commencer par le premier et aussi seul géniteur identifié, Geronimo, le grand-père de Vera Candida. Bien sûr, on croise aussi des chevaliers valeureux

comme Billythekid, alias Itxaga alias Hyeronimus, le journaliste à la cicatrice de bec-de-lièvre, qui fait partie de la catégorie d'hommes qui « ont un art de vivre ». Mais c'est aussi un chevalier blanc cassé.

Romancière de cette espèce peu représentée aujourd'hui qui laisse à son imaginaire la bride sur le cou, Véronique Ovaldé libère ainsi la fantaisie qui allège la violence. Car de mère en fille sans père, le roman parle aussi de souffrance refoulée, de culpabilité des victimes, de legs douloureux. De répétition aussi qui fait qu'« on ne fait pas toujours ce qui est bon pour soi ». De fatalité, ce vrai *fatum* antique auquel on ne peut éventuellement échapper qu'en fuyant.

L'écrivaine négocie tout en souplesse ses accélérations narratives, ses digressions fantasmées : des chapeaux de paille verte mûrissent sur la tête, les crabes ressemblent à des « araignées blindées », on se saoule au ratafia de mangue, on « prend ses cliques et ses claques »...

Est-ce que c'est parce qu'elle concocte ses potions avant la levée du jour, à l'heure des songes, la dose de merveilleux est l'ingrédient indispensable des histoires de Véronique Ovaldé. Ainsi prépare-t-elle dans son chaudron ces fables un peu vrillées où des princes éjaculateurs précoces violent des princesses : elle y met de la douceur et de l'amertume. De l'amour et de la colère. Puis masque le goût âpre d'un nuage de légèreté. Une recette de sorcière en mules à talons.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Véronique Ovaldé

Ce que je sais de Vera Candida

L'OLIVIER

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 300 P.

ISBN : 978-2-87929-679-1

SORTIE : 20 AOÛT

La belle et le pianiste

Dans l'avion qui, de Berlin, la ramène vers Paris en compagnie de sa sœur, une jeune femme, la narratrice, rumine son désarroi. Son monologue obsédant, évoque ceux de Thomas Bernhard d'autant qu'il existe une analogie de thèmes, de colères et de tourments. Il est question du lac de Wannsee que l'avion survole (là où se décida la solution finale), de la musique, de l'« art dégénéré » – proscrit par le nazisme et devenu l'un des fondements de l'esthétique contemporaine –, d'un mal-être, surtout, d'une envie de beugler, « c'est-à-dire meugler en criant » par douleur et révolte contre soi et les autres.

La jeune femme se reproche ce qu'elle nomme sa « désinvolture », qui serait plutôt une extrême inquiétude, agitée, la faisant sauter d'un thème à l'autre et lancer des avis comminatoires, le plus souvent hors sujet. Ce fut le cas, à Berlin, lors de sa rencontre avec un pianiste, lui-même hanté par le destin de Schönberg, que le Reich avait rejeté comme juif, compositeur et peintre. De ce tourment témoigne un tableau, *Autoportrait en bleu*, vu par le pianiste peu avant un concert.

La jeune femme revit donc cette rencontre au cours de laquelle sa « désinvolture », pense-t-elle, a compromis un accord possible avec le non moins intranquille pianiste. Elle imagine bientôt le soliloque intérieur de celui-ci : ce que le pianiste pense de la fille désinvoltée aux opinions désordonnées ; ce à quoi songe le pianiste, également, tout à sa musique, à ses propres hantises et à l'autoportrait bleu.

Est-ce d'ailleurs encore la jeune femme qui beugle silencieusement sa peine tandis que l'avion descend vers Paris ? Ou n'est-ce pas véritablement l'autre musique mentale, intérieure, celle du pianiste, qui s'imbrique dans celle de la désinvoltée ?

Le premier roman de **Noémi Lefebvre** témoigne d'une vraie maîtrise. Bien que son tourment demeure masqué, on le devine par l'intensité de sa présence dans les deux personnages. L'évocation de Berlin, des concerts et de l'*Autoportrait bleu* sont d'une grande justesse.

J.-M. M.

noémi
lefebvre

carré

l'autoportrait
bleu

Noémi Lefebvre

L'autoportrait bleu

VERTICALES

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13,90 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-07-012633-0

SORTIE : 27 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

19 août > ROMAN France

Morphisme

Pour son quatrième roman, **Pascal Morin** modèle son art de l'ambiguïté et des corps.

Dans *Les amants américains*, le feu embrasait une grange et un chien, l'air gonflait les ailes des parapentes dans *Bon vent*, *Biographie de Pavel Munch* est le roman de la terre. C'est donc le quatrième et dernier chapitre d'une série autour des éléments, inaugurée avec *L'eau du bain* en 2004, et on aimerait bien qu'il apporte à Pascal Morin la large reconnaissance qu'il mérite.

Si les quatre éléments sont un décodage possible pour les lecteurs familiers de l'écrivain, il ne faut peut-être pas accorder à cette clé de lecture plus d'importance que ça. Surtout après avoir admiré, avec ce dernier titre, la manière dont l'écrivain se plaît à balader son lecteur autant que ses personnages, à manipuler le récit de leur vie. Ici, un sculpteur : le célèbre et sulfureux Pavel Munch. La terre est celle qu'il pétrit, mange et d'où prennent corps les premières œuvres de cet artiste dont un homme qui ressemble à Pascal Morin a commencé la biographie avant que le sculpteur ne se volatilise. Le travail de documentation s'est donc transformé en enquête et notre narrateur biographe part traquer son objet, marcher sur ses traces, dans son village d'enfance, à l'île du Levant, lieu de vacances adolescentes et naturistes. Il piste les témoins : la mère défaillante, les amis du pensionnat, Roberta – l'un des plus beaux person-

nages –, la vieille anglaise du hameau d'enfance, modèle vivant, mentor, mère de substitution. Mais qui est Pavel Munch ? Plus les éléments biographiques s'accumulent, plus le sujet se dérobe. Plus le biographe questionne sa propre position, son ambiguïté : « *Qu'est-ce que je cherche ? De quoi ai-je peur ?* » La provocation, l'imposture, le dédoublement, les stratégies de diversion – « *je parle souvent pour faire oublier ce que je tais* » – mais aussi la création et la fiction. Les questions de l'un sont celles de l'autre. Modeler un personnage peut être un art de romancier, comme de sculpteur...

L'argile d'où surgit la forme humaine, la chair malaxée, la matière dominée... La sculpture, le plus plastique et le plus organique des arts, offre toute sa palette de métaphores. Mais rien sous la plume de Pascal Morin ne paraît cliché. Dans l'écriture de l'intime, qui est son registre, l'écrivain approfondit ici son art des corps. Et trouble son monde jusqu'à la fin.

V. R.



Pascal Morin

Biographie de Pavel Munch

ROUERQUE, « LA BRUNE »

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 15,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-8126-0062-3

SORTIE : 19 AOÛT

26 août > PREMIER ROMAN France

Poids lourd

Traducteur passé à l'écriture avec **Nullarbor**, **David Fauquemberg** publie son premier roman.

Le nom de David Fauquemberg a d'abord été en couverture de plusieurs livres anglosaxons marquants. Après avoir assuré les versions françaises de *Motel Life* de Willy Vlautin, d'*Un acte d'amour* de James Meek ou des *Combattants de l'arc-en-ciel* de Robert Hunter, le traducteur devint écrivain en publiant *Nullarbor* (Hoëbeke, collection « Etonnants voyageurs », 2007, repris en Folio). Le récit d'un périple en Australie, qui fut soutenu par la presse et les libraires, lui valut de recevoir le prix Nicolas-Bouvier et de figurer dans la sélection *Lire/RTL* 2007 en qualité de meilleur livre de voyage de l'année.

Fauquemberg passe cette fois à la fiction avec un roman de boxe cubain à paraître en août chez Fayard. Le narrateur de *Mal tiempo* est un boxeur amateur, droit sur le ring, qui ne connaît pas le vice. Notre homme se voit proposer un séjour à Cuba, où il est s'est déjà rendu dix ans plus tôt et n'a pas de bons souvenirs, pour y encadrer un poids lourd (Toufik, qui possède une

vraie classe mais dont la garde est incertaine) et un poids léger (Fred, qui a la vitesse mais manque de résistance).

Arrivé à La Havane, le « *Francés* » va surtout y rencontrer Yoangel Corto. Un poids lourd doté d'un style indiscutable, dont le droit frappe telle la foudre. Pas de doute, Corto détient « *l'évidence, la grâce* ». Le moindre de ses coups distribué à l'adversaire porte.

Etre à part, Yoangel Corto suit son propre chemin. « *Dans la vie, on compose. Le ring, c'est la vérité* », clame-t-il... Aussi à l'aise dans sa description du noble art que dans celle de Cuba, David Fauquemberg a réussi un livre qui vaut tant pour son style sans fioritures que pour son ambiance intense.

AL. F.



David Fauquemberg

Mal tiempo

FAYARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 290 P.

ISBN : 978-2-213-63695-5

SORTIE : 26 AOÛT

20 août > PREMIER ROMAN France

Ce fut New York

« *New York était le lieu où les gens venaient non pas afin de vivre ou de concrétiser leurs rêves mais plutôt pour s'inventer les rêves qu'ils n'avaient pas.* » Installé à New York pour y passer l'an 2003, Eric – le narrateur de ce roman – comprend vite que le rêve américain est un piège du temps. A New York, Eric est censé étudier le cinéma. Il n'ira pas au cours. Il préfère se fondre dans la ville de colocations en petits boulots. Au début, il croyait chercher sa « *seconde chance* ». Peu à peu, il parcourt le labyrinthe, spectateur plutôt qu'acteur d'une ville qui est elle-même son propre spectacle.

Son père meurt. Eric retourne brièvement en France. Il ne sait pas grand-chose de ce père, un homme effacé. Eric repart plus décidé que jamais à se gommer sous le personnage de Tom, serveur dans un restaurant. C'est là qu'il fait la connaissance de Mick, un écrivain aux allures de Falstaff, abrupt et plein de faconde, riche en souvenirs du temps du Chelsea Hotel, de Kerouac, Bob Dylan et autres Leonard Cohen – le poète et musicien favori d'Eric-Tom.

Une série de hasards permet à Eric de découvrir que son père avait une passion pour Leonard Cohen. Il en apprend alors un peu plus sur ce père si terne. Eric entend et voit maintenant New York autrement, tel que le chantait Leonard Cohen. Non pas la ville d'aujourd'hui ou de l'avenir. De cette ville on ne peut désormais dire que « *ce fut* » – « *ce fut New York* ». Et le jeune homme poursuit : « *New York s'écrivait au passé, la ville de la vitesse et du présent perpétuel ne pouvait s'écrire paradoxalement qu'au passé [...]. Ici on était nostalgique d'une chose avant même de la vivre : on pressentait la fin avant même l'étincelle des débuts, on projetait la rupture avant les balbutiements de l'amour.* »

Ce premier roman peu conventionnel d'Olivier Jacquemond, 28 ans, a été précédé d'une nouvelle (*Acrylique*, Sens & Tonka, 2002), de deux recueils de poésie et d'essais, notamment sur Edgar Poe et Guy Debord. Outre l'évocation de la ville, *New York Fantasy* est aussi une chanson du mal-aimant et du mal-aimé où l'on trouvera l'empreinte d'un amour fou. Ce genre d'histoire, on le sait, finit mal, en général.

J.-M. M.



Olivier Jacquemond

New York Fantasy

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13,50 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-7152-2924-2

SORTIE : 20 AOÛT

26 août > PREMIER ROMAN France

Pauvre petit garçon riche

Le jeune Sacha Sperling fait preuve d'une surprenante maturité littéraire.

L'entreprise avait de quoi, à première vue, laisser sceptique : Sacha Sperling serait-il encore un de ces gosses de riches qui commet un petit roman autobiographique et sentimental pour régler ses comptes avec sa famille et réaffirmer que l'argent, seul, ne fait pas le bonheur ? Déjà lu, passons. Eh bien, *Mes illusions donnent sur la cour*, ce n'est pas ça du tout.

Certes Sperling (c'est un pseudonyme) a dix-huit ans, et il est le fils de deux « people », Diane Kurys et Alexandre Arcady. Certes son roman est de son âge et de son époque, qui aurait pu aussi s'intituler *Initiales BB* (Brunes), ou *Génération baggy*. Et, à lire certains passages, genre : « *A l'île Maurice, je m'ennuie* », on a parfois envie d'envoyer son narrateur vendre des McDo afin de payer ses études. Péchés véniels. Car pour le reste, le jeune auteur possède une maturité littéraire étonnante qui jongle avec un style enlevé, souvent drôle et féroce.

Les scènes avec le père, qui « *n'a jamais été dans [sa] vie* », à la synagogue ou lors de sa barmitzva accomplies à regret, sont à la fois burlesques et terribles. La mère non plus n'est pas épargnée en photographie débordée, ancienne soixante-huitarde qui croit que l'argent, le luxe et la vie matérielle facile peuvent tout résoudre,

remplacer auprès de son fils l'attention, l'affection qu'elle lui accorde lorsqu'elle a le temps. Vivant elle-même dans l'apparence et le superficiel, elle lui inculque des sottises, du style : « *Il faut être comme personne si l'on veut être quelqu'un.* » Alors Sacha Winter, quatorze ans au début du livre, accumule les bêtises : il ne fait plus rien en classe lorsqu'il y va, il devient alcoolique, il se drogue (même dur), il tente de jeter sa gourme avec quelques gamines aussi paumées que lui. Et puis survient le bel Augustin, rencontré dans un train et de qui il va tomber amoureux. Augustin le mauvais génie, plus mûr, plus dépravé, qui va entraîner son *boyfriend* vers des extrêmes de plus en plus risqués. Augustin qui ment à Sacha, le trompe et finira par l'abandonner. Heureusement, notre ami est solide et, surtout, il trouvera son salut dans l'écriture. La boucle est bouclée.

Sans doute largement autobiographique (en dépit d'un dernier chapitre maladroit où Sperling s'en défend, et tente de prendre ses distances avec Winter), ce roman est d'apprentissage et générationnel, on l'a dit. Mais il possède aussi de vraies qualités intrinsèques, un ton, un regard sur le monde tel qu'il est, sans indulgence. On ne sait jamais quand un écrivain naît, mais dans le cas de Sacha Sperling, ça y ressemble diablement. **JEAN-CLAUDE PERRIER**



Sacha Sperling

Mes illusions donnent sur la cour

FAYARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 260 P.

ISBN : 978-2-213-64416-5

SORTIE : 26 AOÛT

20 août > PREMIER ROMAN France

Istanbul perdu

Un livre ambitieux, foisonnant, où l'auteur/narrateur renoue avec ses racines stambouliotes.

De David Boratav, on ne sait pas grand-chose, si ce n'est que, traducteur de l'anglais, il a travaillé pour l'ONU à New York, et que, pour écrire son premier roman, il a voyagé. Partout, presque, mais pas spécialement en Turquie.

Cette quête de ses origines – puisqu'il explique que sa principale source est l'histoire de sa propre famille –, l'auteur-narrateur va la conduire d'une façon particulière, abstraite. C'est à travers les récits de son père, de son oncle, de certains de leurs amis, immigrés comme eux à Londres ou à Paris (via Marseille) et de ses souvenirs de gosse qu'il va se lancer à la recherche de ses racines turques, non sans réticence au début. Il a du mal à nommer le pays et sa langue, la désignant par « *l'autre idiome* », le premier pour lui demeurant le français, après enfant lorsque la famille a débarqué ici, fuyant le national-islamisme déjà menaçant.

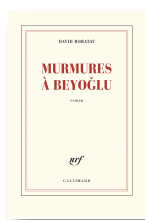
Et le narrateur ne retournera à Istanbul qu'à regret, pour tenter de retrouver le supposé dernier manuscrit de son père défunt, un long poème, *Ali Hergin*, qui serait en possession

de sa mère, hélas devenue entre-temps sénile et qui ne se souvient plus de grand-chose. Le texte, de toute façon, qui intéresse bien des gens, dont M. Yamiedan, un milliardaire patriote aux fréquentations louches, se révélera être un faux concocté par un aigrefin désireux de s'approprier un peu de la notoriété d'un « *grand turcologue* » qui n'est plus là pour se défendre !

Mais en quittant Londres, où il a fini par s'installer et se construire une vie austère (chercheur, il travaille de nuit dans un mystérieux laboratoire ultra-secret), il tente aussi d'échapper à ses problèmes : ses insomnies chroniques, le naufrage de sa vie sentimentale : sa femme Hannah l'a quitté, leur fils Stephen est devenu un parfait Anglais plutôt indifférent envers sa famille,

son psy qui l'aide pourtant à mettre de l'ordre dans sa tête. Et puis, il y a la jeune Esther, avec qui il vient d'entamer une liaison. Durera-t-elle jusqu'à son retour ?

Murmures à Beyoglu est un roman foisonnant, polyphonique, savamment (dé)construit, qui nous balade entre Paris, Londres et Istanbul. Les personnages et les histoires sont multiples, et nombreux les récits dans le récit, tous intégrés au style indirect libre. Mais le protagoniste principal, c'est Istanbul, telle qu'elle était encore dans les années cinquante, fringante ancienne capitale de l'Empire ottoman pas encore asphyxiée par la « modernité ». On y trouvait des gens étonnants, comme le cousin Ömer. Bien que d'Ankara il succombe aux charmes stambouliotes et veut devenir écrivain. « *Il sait qu'il ne quittera plus sa chambre à cause de son asthme, [...] qu'il s'inspirera des choses qu'il entendra dans la rue ou qui passeront par le détroit [...], puis, à mesure que sa santé se dégradera, du souvenir de ses choses.* » Passant sans cesse de la nostalgie à l'humour, risquant les digressions et la longueur, David Boratav, qui détecte l'exotisme, s'est fait le Proust du Bosphore, avec maîtrise, et originalité. **J.-C. P.**



David Boratav

Murmures à Beyoglu

GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-07-012628-6

SORTIE : 20 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

26 août > ROMAN États-Unis

Paradis perdu

Drame en plusieurs étapes situé dans la Caroline du Sud des années 1950, *Un pied au paradis* est la première bonne surprise de la rentrée.

Les éditions du Masque continuent de surprendre. L'année dernière, c'était avec *Décomposition* de J. Eric Miller traduit par Claro. En cette rentrée, il ne faudra surtout pas rater *Un pied au paradis* de Ron Rash qui n'a rien d'un simple roman policier, bien qu'un meurtre y joue un rôle essentiel.

L'Américain a situé son magnifique premier roman dans une région qu'il connaît bien, la Caroline du Sud, pour y avoir vu le jour en 1953. C'est d'ailleurs à cette époque que l'histoire se déroule, à une période où la sécheresse n'arrange pas les affaires des cultivateurs. Le shérif Alexander a combattu dans les Marines pendant la guerre dans le Pacifique, il a donné la mort à des soldats japonais à Guadalcanal. Ancien footballeur de talent, ce solide gaillard peut se retrouver face à des individus qui lui expliquent que « *des fois, quand un type souffre en dedans, une bonne*

rixer dans un bar peut l'aider à se sentir mieux ».

Souffrir en dedans, tous les protagonistes d'*Un pied au paradis* savent ce que cela veut dire. La vie de couple du shérif a ainsi mal tourné après une fausse couche de sa femme. Lorsque Holland Winchester, garçon porté sur la bagarre et l'alcool, disparaît, la mère de ce dernier sait immédiatement qu'il a été tué. Holland avait servi son pays en Corée et en avait gardé quelques séquelles. Il était de notoriété publique qu'il fricotait avec Amy, la femme de Bobby Holcombe. Laquelle se trouve être enceinte...

Ron Rash donne tour à tour la parole à chacun des acteurs d'un drame qui évoque plus Giono que les maîtres du noir. Après le shérif du comté, cela sera à Amy de prendre la parole, puis à Billy et, quelques années plus tard, à leur fils Isaac. Servi par son histoire tragique et déchirante, son cadre et sa langue, *Un pied au paradis* est une bonne découverte de la rentrée étrangère.

AL. F.



Ron Rash



Ron Rash

Un pied au paradis

ÉDITIONS DU MASQUE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ISABELLE REINHAREZ

TIRAGE : NC

PRIX : 20 EUROS ; 262 P.

ISBN : 978-2-

SORTIE : 26 AOÛT

20 août > ROMAN Inde

Fils de personne

Troisième roman d'Abha Dawesar, et son plus abouti.

Comme presque tous les auteurs indiens qui ne vivent pas à temps plein dans leur pays (Abha Dawesar habite entre New York, Paris et Delhi), la jeune romancière porte sur sa réalité un regard à la fois proche et distancé, empathique et sans indulgence. Dans *Babyji*, le livre qui l'a lancée, paru chez Héloïse d'Ormesson en 2007, elle traitait, pour la première fois dans la littérature indienne moderne, de l'homosexualité féminine, à travers les amours torrides d'une lycéenne des années 1990, et, partant, d'un certain mal-être d'une génération prise entre ses traditions et l'inévitable évolution des mœurs, sans doute sous l'influence de l'Occident. Le roman, beau succès international, est en cours d'adaptation cinématographique. Après *Dernier été à Paris*, sorti chez le même éditeur en 2008, plus en demi-teinte, Abha Dawesar revient aujourd'hui à ses fondamentaux : l'Inde d'aujourd'hui, avec ses problèmes colossaux, et en particulier, tentaculaire et généralisée, la corruption.

Pour ce faire, elle raconte la saga tragico-comique d'une famille de la petite-bourgeoisie de Delhi, ville jamais nommée. Comme pour mieux refuser tout exotisme, ses personnages eux-mêmes ne sont appelés que Père, Mère, L'enfant, Grand-Père. Ou par des surnoms, en général peu flatteurs, comme Camé Raté (pour le cousin dont toute le monde a honte), Prout,



Abha Dawesar



Abha Dawesar

L'Inde en héritage

ÉDITIONS HÉLOÏSE

D'ORMESSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)

PAR LAURENCE VIDELOUP

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-35087-121-9

SORTIE : 20 AOÛT

ganiser le mariage somptueux de sa fille secrète. Moralité pessimiste : « *Le système a gagné.* »

Et pourtant, au sein de cette famille assez atroce (depuis l'aïeul, un sale vieil égoïste qui tyrannise ses enfants tout en les méprisant, dont la plupart aimeraient bien qu'il meure vite afin de toucher leur part d'héritage), Père et Mère, un couple de jeunes médecins, sont des gens honnêtes, travailleurs, et dévoués aux autres. Notamment à leur fils, L'enfant souffreteux qui ramasse toutes les maladies, mais compense sa faiblesse physique par une intelligence hors du commun. Il s'intéresse à tout, comprend tout, apprend la médecine d'une façon empirique rien qu'en regardant faire et en questionnant ses parents. Eux souhaiteraient bien sûr qu'il devienne médecin à son tour. Mais lui ne veut pas. Se proclamant « *le fils de personne* », il choisira son avenir tout seul, sans tenir compte du poids accablant des conventions familiales.

Dans ce monde bien sombre que dépeint Abha Dawesar, L'enfant peut être considéré comme une métaphore de la jeunesse indienne, et donc une note d'espoir.

Foisonnant et rude, voire dérangeant, *L'Inde en héritage* est sans aucun doute le roman le plus ambitieux de l'auteure, qui fait partie de cette génération de jeunes écrivains indiens brillantissimes que la France commence à bien connaître. Abha a réussi son pari : le livre est épataant, parfaitement maîtrisé, impitoyable.

J.-C. P.

27 août > ROMAN Canada

Les imposteurs

Une histoire d'amour improbable, fondée sur le mensonge, peut-elle se terminer bien ?

Ces deux-là, vraiment, n'auraient jamais dû se rencontrer. Alec et Sue ne s'appellent pas comme cela, vivent dans le mensonge, se dissimulent tout de leur passé, et leur histoire d'amour (?) se fonde sur cette double imposture. Tout cela parce qu'un romancier facétieux, jouant le *deus ex machina*, les a mis accidentellement en présence.

Sue, alias Sumintra, jeune Indienne d'une famille hindoue traditionaliste, aide son père pendant ses jours de congé à vendre des sandwiches et des rafraîchissements dans des rassemblements d'amateurs de voitures de collection. C'est ainsi qu'elle fait la connaissance d'Alec, un décorateur qui chine des meubles dans la campagne canadienne, et vient par hasard d'acquérir une superbe Chevrolet 1939 qu'il restaure amoureusement durant ses moments de loisir. Ils se plaisent, se revoient, entament une liaison, surtout sexuelle au début. Ils se rendent vite compte que l'autre dissimule pas mal de secrets. Il est

hors de question que Sue avoue à ses parents, à sa mère surtout qui cherche à la marier à un Indien convenable, qu'elle fréquente un « Blanc ». Alec, lui, qui s'est constitué une belle clientèle en se faisant passer pour gay, a toujours dissimulé ses préférences sexuelles, et ne veut pas remettre en cause sa réussite matérielle. Même ses parents, avant leur mort dans un accident de voiture, ne savaient rien de sa vie. Quant à ses amours, c'étaient uniquement des rencontres tarifées.

Oui mais voilà, Sue tombe amoureuse d'Alec. Elle veut officialiser, prête à rompre s'il le faut avec sa famille, sa culture, ses traditions. Et, en attendant, elle souhaite présenter son *boyfriend* à Kelly, sa colocataire et seule amie. Mis au pied du mur, Alec va devoir lui avouer qu'il connaît Kelly (euphémisme), ainsi que tous ses autres mensonges. Comment la jeune fille va-t-elle réagir ? Son amour triomphera-t-il de cette rude épreuve ? On n'en dira pas plus, laissant à l'auteur le soin de choisir entre le drame et un *happy end*.

Ecrivain né à Trinidad en 1955 dans une fa-

mille d'origine indienne (il est le neveu de V. S. Naipaul), **Neil Bissoondath** a fait sa vie au Canada. Il est l'auteur de nombreux romans et nouvelles (sept de ses livres sont déjà traduits en français) où il développe une inspiration très originale, à cheval entre sa culture d'origine et l'Occident. Dans un style limpide et nerveux, il excelle à fouiller la psychologie de ses personnages, souvent placés dans des situations cornéliennes. *Cartes postales de l'enfer* est un de ses romans les plus dépouillés, l'un des plus sombres aussi.

J.-C. P.

Neil Bissoondath

Cartes postales de l'enfer

PHÉBUS

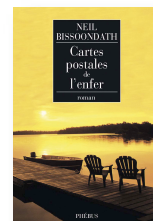
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR LORI SAINT-MARTIN ET PAUL CAGNÉ

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-7529-0376-1

SORTIE : 27 AOÛT



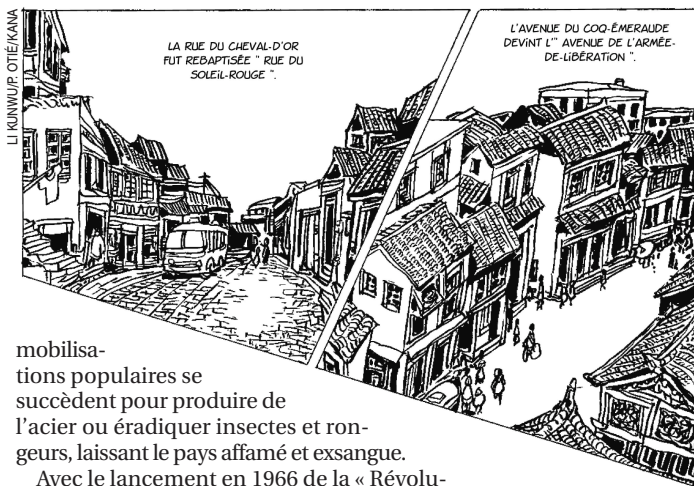
7 juin > BD Chine

Les adieux à Mao

Après trente ans de dessins de propagande pour le Parti communiste chinois, Li Kunwu solde les comptes dans un témoignage autobiographique exceptionnel, scénarisé avec le Français P. Otié.

Né en 1955, fils d'un cadre zélé du régime, Li Kunwu livre dans la trilogie *Une vie chinoise*, dont les deux prochains volets sont prévus en novembre et au 1^{er} semestre 2010, un témoignage personnel exceptionnel sur l'évolution de la Chine depuis la révolution maoïste de 1949. Ce dessinateur inspiré a mis pendant trente ans ses talents au service de la propagande du Parti communiste chinois. Aidé au scénario par le Français P. Otié, qui vit en Chine depuis dix ans, il porte sur son parcours un regard dépassionné et sans concession.

De la lune de miel sino-soviétique des années cinquante au libéralisme économique sauvage d'aujourd'hui, Li Kunwu a tout vu, tout traversé. Il retrace l'exaltation des premières années, dans le sillage d'un Mao Tsé-toung auréolé de sa victoire sur Tchang Kaï-chek. « *La grandeur du ciel et de la terre ne vaut pas la grandeur de la bienveillance du parti ; l'amour maternel et paternel ne vaut pas l'amour du président Mao* », dit une chanson qu'il apprend à l'école primaire. Puis très vite surviennent les ravages du « Grand Bond en avant ». Les campagnes, les



mobilisations populaires se succèdent pour produire de l'acier ou éradiquer insectes et rongeurs, laissant le pays affamé et exsangue.

Avec le lancement en 1966 de la « Révolution culturelle », le récit de Li Kunwu prend son tour le plus édifiant. Sous la conduite du

tortueuse « pensée Mao Tsé-toung ».

Soignant ses cadrages, réussissant de très belles pages où se mêlent la tradition picturale chinoise et l'influence de l'imagerie maoïste, le dessinateur touche par la force de ses anecdotes comme par son humour. Peu à peu, les mythes se lézardent. Lorsque le jeune homme s'engage dans l'armée pour éviter d'aller à la campagne « *apprendre des paysans pauvres* », il n'est déjà plus tout à fait le même.

FABRICE PIAULT



Li Kunwu et P. Otié

Une vie chinoise, t. 1, Le temps du père

KANA, « MADE IN »

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 19,95 EUROS ; 240 P., N & B

ISBN : 978-2-5050-0608-4

SORTIE : 7 JUIN